

UNE LANGUE, DES MOTS

La langue française au Québec : une langue symbole, une langue vigoureuse, une langue riche de ses écrits multiples.

Avec les chansons de **Félix Leclerc** qui le premier (avant Brassens !) osa chanter sur scène accompagné de sa seule guitare, de **Gilles Vigneault**, auteur de *Mon pays*, un quasi-hymne « provincial » à défaut d'être devenu « national », de **Robert Charlebois** l'« indépendantriste », de **Pauline Julien** la militante, plus récemment, de **Richard Desjardins**.

Avec l'humoriste acrobate des mots, Marc Favreau sous son manteau de **Sol**. Avec les dramaturges **Michel Tremblay**, **Marie Laberge**, les romanciers **Anne Hébert**, **Réjean Ducharme**, **Marie-Claire Blais**, **Gabrielle Roy**, **Yves Beauchemin**, **Robert Lalonde**, **Gaëtan Soucy**, le conteur **Jacques Ferron**.

Et, aujourd'hui, avec une littérature qui sait se nourrir des voix indiennes (**Bernard Assiniwi**) et d'autres accents venus d'Haïti (**Emile Ollivier**, **Dany Laferrière**), de Chine (**Ying Chen**), du Brésil (**Sergio Kokis**), de Corée (**Ook Chung**), du Liban (**Wajdi Mouawad**)...

Une langue faite de détournements et de colères. Une langue d'outre-mer. Une langue d'outre-terre.

Une langue miroir aux accents têtus.

Une langue chargée d'histoire(s) et vieillie en fûts de révolte. Une langue d'initiés faite de mystères complices.

Une langue fière et charnue, tendre et goûteuse, teigneuse à souhait, audacieuse et rêveuse.

Une langue française dans une Amérique du nord anglo-saxonne, un îlot de résistance, un « joul de Troie »...

Et pour nous l'occasion de goûter quelques savoureuses pépites...

GLOSSAIRE

A
Etre en amour (expr.) : être amoureux.
Ast(h)eur (adv.) : à cette heure, maintenant, actuellement.

B
Bol de toilette (n.f.) : cuvette des toilettes.
Brassière (n.f.) : soutien-gorge.

C
Calvaire ! (juron) : Putain ! Bordel !
Camisole (n.f.) : débardeur.

Ça me fait capoter (expr.) : ça me fait flipper.

Catcher (v.) : comprendre.

Char (n.m.) : voiture.

Avoir la chienne (expr.) : avoir peur.

Clancher (v.) : lyncher.

Coudonc : dis donc.

Crisse (v.) : Putain ; (**en crisse**) : être en colère.

D
Se déprendre de qq (v.) : se détacher de qq.
Etre en déséquilibre entre qch et qch (v.) : hésiter entre qch et qch.

E
Echapper (v.) : laisser tomber.
Effouaré (n.m.) : avachi.

F
Ça a de l'air fake (expr. de l'angl.) : ça a l'air faux.

Focusser (v.) : se concentrer.

Fru (adj.) : frustré, en colère.

G
Gager (v.) : parier.

J
Avoir un cerveau comme du jello (expr.) : être un légume.

K
Avoir un kick sur qq (expr.) : avoir le béguin pour qq.

Kicker (v.) : donner un coup de pied.

Klingon (référence à Star Trek) : extraterrestre au grand front.

N
Niaiser (v.) : 1) perdre son temps. 2) se promener. 3) se moquer.

Niaiseux (adj.) : crétin, imbécile.

P
Packsac (n.m.) : havresac.

Passer au cash (expr.) : se faire passer à tabac.

Patente (n.f.) : objet quelconque, truc.

Péter (sauter) une coche (expr.) : péter un câble.

Platte/plate (adj.) : ennuyant.

Poche (adj.) : mauvais, médiocre, décevant, nul.

Pogner (v.) : attraper.

Pointer (v.) : se diriger.

Se pratiquer (v.) : se préparer.

S
Se faire un sling-shot (expr. de l'angl.) : fabriquer un lance-pierre.

Slinky (adj., de l'angl.) : jouet en forme de ressort.

T
Tranquilles comme du pain tranché (expr.) : paisibles.

« Mais cette fille-là, cette fille normale-là attend avec une autre fille après quelque chose d'autre ; elles attendent pour pouvoir donner une leçon à quelqu'un. Elles lui ont déjà téléphoné, elles lui ont demandé de venir. Parce qu'elle est grosse, parce qu'elle a un kick sur tel gars, parce qu'elle a la peau foncée ou parce qu'elle a volé leur agenda, parce qu'elle a pas rapport et qu'elle raconte n'importe quoi. Parce qu'elles ont le droit. »

Joan MacLeod, *Cette fille-là*

ATTACHÉS DE PRESSE : Pascal Zelcer - 06 60 41 24 55 - pzelcer@wanadoo.fr / Jean-Philippe Rigaud - 06 60 64 94 27 - jphirigaud@aol.com

LE TARMAC PRATIQUE

RÉSERVATIONS au 01 40 03 93 95 / www.letarmac.fr / www.fnac.com / www.theatreonline.com / www.ticket-theatre.com / Fnac / Kiosques / Crous / Starterplus.

REPRÉSENTATIONS : du mardi au vendredi à 20h, le samedi à 16h et 20h.

PRIX DES PLACES : 16 € : plein tarif / 12 € : étudiant, demandeur d'emploi, intermittent, senior, habitant du 19^e ou de Pantin, carte Villette, groupe à partir de 6 personnes / 5 € : groupe scolaire

L'abonnement vous permet de choisir 4 spectacles au tarif privilégié de 32 € (soit 8 € la place) / Ticket-Théâtre(s) et Tick'Art.

Le TARMAC de la Villette - Parc de la Villette - 75019 PARIS / M° Porte de Pantin / Bus PC ou 75 / www.letarmac.fr

Directrice de la publication : Valérie Baran / Rédaction : Bernard Magnier / Conception graphique : Pascal Colrat, assistante Stéphane Larroze.

Visuel de couverture : Pascal Colrat / Autres photos : DR.

EN ÉCHO :

mercredi 28 mai après la représentation

→ « UNE AUTRE PETITE FILLE »

Rencontre avec **Marguerite Abouet**

Née en 1971 à Abidjan, Marguerite Abouet est venue à l'âge de douze ans en France où elle réside aujourd'hui dans la banlieue parisienne.

Elle est la scénariste des trois volumes **Aya de Yopougon**, illustrés par Clément Oubrerie, dont le volume 1 a obtenu, en 2006, le prix du premier album du festival international de la BD d'Angoulême.

Ces trois volumes relatent, avec humour, le quotidien d'une jeune fille de Côte d'Ivoire, ses démêlés avec ses parents, ses préoccupations d'avenir, les convoitises des uns, les stratégies des autres, tous vivant au cœur de Yopougon, un quartier populaire de la métropole ivoirienne.

Aya de Yopougon (Tomes 1, 2 et 3), Editions Gallimard

Rencontre animée par **Bernard Magnier**

PROCHAINS RENDEZ-VOUS en juin-juillet

Du 27 juin au 19 juillet 2008 du mardi au samedi à 20h

→ **BABEMBA - Danse / Burkina Faso**

Création chorégraphique **Serge Aimé Coulibaly** / Danseurs **Sayouba Sigué, Koama Tierema, Serge Aimé Coulibaly, Lacina Coulibaly** / Musiciens **Sana Seydou Khanzai, Timbiri Winsé, Benjamin Collier** / Chanteuse **Djénéba Koné**

EN ÉCHO : samedi 28 juin après la représentation.

→ **La poésie, une autre voix de résistance en Afrique du Sud.**

Rencontre avec **Denis Hirson**, poète sud-africain.

LANCEMENT DE LA CAMPAGNE THINK AU TARMAC VENDREDI 20 JUIN 2008



Avec respect et intelligence, avec compétence et une réelle connaissance du terrain, l'organisation FRIENDS INTERNATIONAL répond à ces interrogations qui nous ont tous troublés, ici ou ailleurs, et lance une campagne de sensibilisation intitulée «THINK» dont les visuels ont été créés par **Pascal Colrat**, le créateur de nos affiches, et à laquelle le TARMAC est heureux de s'associer.

→ Lancement national de la campagne THINK :
Vendredi 20 juin 2008 à 20 heures au TARMAC de la Villette
Les réservations sont indispensables (01 40 03 93 95)
La campagne THINK fait partie du programme ChildSafe de Friends-International
www.childsafe-international.org

LE JOURNAL DU TARMAC

www.letarmac.fr → 01 40 03 93 95 → Parc de La Villette - 75019 Paris

N°21

LE BOUQUET D'MISÈRE

Au départ, un jeu d'enfants, une provocation, une bêtise... Ce sera Sofie la victime, la pouilleuse, l'exclue, le bouc émissaire, cette « fille-là », celle dont on rit, celle dont on se moque parce qu'elle est trop petite ou trop grosse, parce qu'elle a de bonnes notes ou des mauvaises, parce qu'elle est comme ci ou comme ça... Parce que ! Et de petites vexations en insultes, de moqueries en mépris, de relégations en humiliations, la cruauté et la haine vont s'insinuer au cœur de ces vies adolescentes.

Mais l'une d'entre elles a soudain compris qu'elle devait se confier, ce sera Braidie, la conteuse du drame. Elle parle, dit la douleur, la morsure de la mémoire et du doute. Elle brave l'interdit, l'opacité du groupe, le silence complice et l'impunité du plusieurs. Elle affronte, elle dit non et, dans la pureté de la parole libératrice, au creux de la confiance, parvient à l'indicible, à l'aveu.

Écrit par la Canadienne Joan MacLeod, traduit dans une langue aux accents charnus d'Outre-Atlantique par son compatriote québécois Olivier Choinière, ce texte a trouvé sa source dans l'agression et le meurtre d'une jeune fille d'origine indienne par huit de ses camarades de classe, sept filles et un garçon, à Victoria en Colombie britannique...

Un fait divers canadien... sans doute, mais aussi une tragédie du monde qui ne cesse de trouver des échos dans les pages de nos actualités. Ici, jeu (!) du foulard, là, adolescente brûlée, enfant abattu en pleine rue, ailleurs mutilations, perversions sexuelles ou massacre dans un collège...

Mais, peut-être, tous ces « jeux » ne sont-ils que préludes à la grande « fraternité » des glorioles de pacotille, des bizutages humiliants, des banderoles imbéciles, des insultes impunies, des bravades militaires adultes... de toutes ces petites guerres minuscules qui préparent les grandes.

Cette fille-là... Une petite voix d'enfance. Une parole ingénue et maligne. Une innocence ? Une conscience. Une alerte. Une sirène.

Cette fille-là ou la mémoire d'une petite fille dérangée.

■ Bernard Magnier

SYLVAIN BÉLANGER : « le théâtre est un allumeur de conscience, un grand dérangeur et un confident. »



Bernard Magnier : Comment avez-vous découvert le texte de Joan MacLeod ?

Sylvain Bélanger : En 2000, c'est une amie, qui travaillait alors pour le Centre des Auteurs Dramatiques à Montréal et qui avait vu la production anglophone dans l'Ouest canadien, qui m'a déniché ce texte. Elle connaissait notre

compagnie, nos aspirations sur la responsabilité sociale et m'avait envoyé ce petit livre par la poste, tout simplement. Ce matin-là, je ne l'oublierai jamais.

Pourriez-vous nous dire ce qui a retenu votre attention dans ce texte ?

La lecture de ce texte répondait à un besoin qui m'habitait depuis un certain temps. En effet, je cherchais, presque inconsciemment, un texte sur le courage, un texte qui nous offre l'exemple, un texte qui ne fait pas que dans la dénonciation des travers de l'autre ou dans la critique pure et simple. Je cherchais en quelque sorte un spectacle qui ouvre aux solutions mais qui ne sombre pas dans le moralisme ou le théâtre dit "d'intervention" sociale.

En lisant ce texte pour la première fois, toutes ces aspirations s'incarnaient. J'ai eu envie d'en faire la mise en scène alors que je n'avais jamais fait ça de ma vie. La tentation était forte à ce point. J'ai donc pris ce défi par nécessité. J'ai eu envie de transmettre la force de ce personnage avec cette pureté qui m'avait tant ébloui. C'est une parole que j'ai voulu transmettre au public qui a répondu de

belle façon. À cet effet, la production arrive à Paris avec une centaine de représentations à son actif depuis sa création en 2004. L'expérience de cette pièce parle d'elle-même dans les réactions des spectateurs. J'aime le cycle des influences.

Ce qui m'avait particulièrement plu, c'est l'utilisation de cette démonstration par le biais du personnage d'une jeune adolescente. À cet âge, le besoin d'identification est vécu à la minute, les choix que l'on fait sont vus de tous et toutes. C'est un âge où il est périlleux de s'inscrire en individu par rapport au clan. Le courage nécessaire pour s'affirmer est d'autant plus grand et fragile.

Le théâtre est pour moi un acte que l'on fait en son nom, sans détour, sans supercherie. Le personnage de Braidie incarne pour moi cet idéal.

Quels ont été les partis-pris de votre mise en scène ?

J'ai articulé le travail de façon à être fidèle à

l'authenticité de la confiance du personnage. Dans ma démarche, je tente constamment de recréer les paramètres qui ont fait effet lors de ma première lecture car le spectateur se retrouvera dans les mêmes dispositions. J'aime les qualités de confident qu'un livre nous procure et je crois possible de transposer à la scène ces qualités. Je me vois ainsi comme un passeur.

Pour *Cette fille-là*, il a fallu tracer pour la comédienne, Sophie Cadieux, un chemin d'une précision inouïe. Souvent, ce qui peut sembler si simple à la scène demande deux fois plus de travail car il nous faut "construire" un naturel et cette apparence de simplicité implique en réalité une théâtralité à toute épreuve, faite d'une multitude de repères visuels, physiques ou psychiques. Quant à l'esthétique, nous cherchions à maximiser cette atmosphère de la confiance, de la confession.

Dans cet espace finalement intérieur évoluera le parcours initiatique du personnage. Nous avons construit ce parcours au rythme de la pensée. Nous avons choisi de transposer la durée réelle de l'écriture du journal intime en un espace intérieur d'un seul instant. Ce choix

Visuel PASCAL COLRAT

Cette fille-là

THÉÂTRE - CANADA / QUÉBEC

→ DU 27 MAI AU 14 JUIN 2008

Texte **Joan MacLeod** / Traduction **Olivier Choinière**

Mise en scène **Sylvain Bélanger** / Avec **Sophie Cadieux**

Scénographie et costume **Michèle Laliberté** / Maquillage **Suzanne Trépanier**

Musique originale **Larsen Lupin** / Conception des éclairages **Martin Gagné**

a été fait dans le but de donner à la confession son aspect urgent et inévitable. Les traitements de la lumière et du son participent également à cette intériorité. Presque cinématographiques, ils semblent surgir tout droit de l'imaginaire du personnage. La pensée en action de Braidie est maître de tout. En voyant un spectacle comme celui-là, on parle souvent de minimalisme. Je n'aime pas ce terme. Je préfère en parler comme d'un théâtre de l'intérieur, où le voyage est animé par un sens aigu de l'observation de l'humain, foudroyant dans ses détails.



Ceux de la scénographie de Michèle Laliberté ? Avec la scénographe, j'ai cherché à placer le personnage dans un endroit secret dont elle a besoin pour se confier. Nous cherchions une cachette ouverte sur l'horizon et c'est là que cette idée d'un quai abandonné a surgi. Un tout petit bout de quai en bois, cassé, dont elle ne peut s'échapper avant d'avoir tout dit...

Quelles ont été les raisons qui vous ont conduit à choisir la forme du monologue interprété par une seule comédienne ? Le personnage utilise un chemin direct, confidentiel et dérangeant qui renvoie chacun à ses propres souvenirs, ses propres choix. Chaque spectateur devient le confident du personnage et c'est ainsi je crois que le geste de Braidie résonne en nous et qu'il nous pousse à l'action autant qu'à la réflexion.

Et si vous deviez dire quelques mots sur l'interprétation de Sophie Cadieux ? Sophie Cadieux sortait du Conservatoire lorsqu'elle a passé l'audition pour ce rôle et déjà, il y avait chez elle une rare maturité dans son travail. Avec son charisme et une grande intelligence, Sophie a jeté les bases du projet en faisant beaucoup de place au personnage de Braidie, autant dans sa vie que dans sa carrière. Notre méthode de travail s'est échelonnée sur une année et demie et c'est autant grâce aux périodes de repos qu'au travail de répétition que la profondeur

de son travail s'est installée. C'est une interprétation d'un naturel à la fois charmant et étouffant, d'une grande précision, à fleur de peau, qui provoque autant qu'elle crée l'adhésion, l'identification. C'est un personnage que le spectateur s'approprie totalement.

Pourriez-vous nous parler de la langue de ce texte ?

L'auteure Joan MacLeod a écrit ce texte à la manière d'un journal intime, de manière elliptique et syncopée. Cette écriture est directe, à la fois drôle et troublante, d'une honnêteté déconcertante. Le ton naturel et parlé est fidèle aux troubles et fantaisies des adolescents, intime, car Braidie se confie à son frère qu'elle aime et admire, mais qui n'est pas là. Le personnage ponctue quelquefois son récit de certaines réflexions philosophiques bien à elle, à la fois candides et brillantes, sombres et poétiques. Ce témoignage épisodique est livré au rythme d'une pensée qui se construit et qui cherche à se libérer. Nous avons adapté cette écriture en un voyage obsédant, qui cherche à rétablir justice au moyen de cette langue efficace, si juste et clairvoyante, exhibitionniste. Joan MacLeod a donc écrit ce texte de l'intérieur. Le ton de la confiance est si bien rendu dans cette écriture, que nous avons parfois le sentiment que le personnage parle pour nous...

... et de sa traduction ?

Olivier Choinière a la grande qualité de s'approprier la langue tout en restant fidèle à l'identité, au rythme intérieur des personnages et aux préoccupations artistiques et sociales d'un auteur. C'est un traducteur qui fait des choix, qui a le souci qu'en aucun cas on ne sente la traduction. Il a la qualité d'être à la fois invisible et authentique.

Quels sont, selon vous, les enjeux universels de ce texte qui a ses racines en terres nord-américaines ?

En 97, à Victoria (Canada), la jeune Reena Virk, quatorze ans, se faisait sauvagement assassiner par une bande de filles de son âge, battue pendant de longues heures puis noyée. Cette histoire a fortement ébranlé la population jusque-là tranquille de ce coin de pays et pose une question inconfortable : Qu'en est-il de la violence des filles ? Le personnage de Braidie, seule en scène, fait avec nous le chemin de sa propre expérience pour voir en quoi sa bande d'amies et elle sont si différentes de celles qui ont commis l'impensable à Victoria. Braidie ira jusqu'à tout dire et l'acte courageux qu'elle avouera avoir fait quelques instants plus tôt, vécu avec tant de culpabilité, fait d'elle au contraire un être extraordinaire, responsable et lumineux.



Vous dirigez à Montréal le Théâtre du Grand Jour, quelles sont les grandes orientations artistiques de ce théâtre ?

Le Théâtre du Grand Jour est une compagnie fondée il y a dix ans et animée par l'idée de la responsabilité sociale. L'artiste y est sollicité en tant que citoyen du monde. Il n'est pas revendicateur ou activiste, ni un militant. Il assume un rôle qui consiste d'abord et avant tout à agir sur les consciences. La compagnie croit que le théâtre est un outil de réflexion sociale important et que les jeunes ont un rôle déterminant à y jouer. C'est pourquoi elle a cette volonté de rassembler les artistes en émergence autour de débats actuels, pour encourager le dialogue que le théâtre doit entretenir avec la communauté. Le Grand Jour est un théâtre de création qui aborde les enjeux sociaux par la dramaturgie contemporaine. En développant ses activités, la compagnie s'engage à offrir aux artistes émergents une tribune privilégiée. Le Grand Jour écrit une histoire sur la responsabilité sociale pour poser des questions urgentes. Il profite de la scène pour éclairer des sujets souvent inconfortables. J'ai choisi le théâtre et j'en ai encore besoin pour sa force de dissidence et pour le pouvoir qu'il a de nous diviser entre nous et en nous. J'en ai besoin pour pousser la société vers l'invention. Pour changer les choses, je crois qu'il faut d'abord se sentir concerné par ce qui ne nous concerne pas. Je crois que le théâtre a la force de laisser au citoyen sa liberté de citoyen. Le théâtre est ce lieu de réflexion redonnée. C'est pour moi un allumeur de conscience, un grand dérangeur et un confident.

■ **Propos recueillis en février 2008**

« Quand c'est le jour des punitions, on choisit une fille et toute la journée on doit être méchantes avec elle... » (...)

« J'imagine qu'être adolescent, ou même un petit enfant, c'est souvent être témoin des comportements monstrueux de ses semblables. » (...)

« On a huit ans. Les vagues viennent lécher le bout de nos orteils. On est à la plage des aveugles, c'est l'été, l'eau est brune et mousse autour de nos pieds. On porte toutes des ceintures de sauvetage. Adrienne, Amber, Sofie et moi. Les ceintures nous font sentir comme si on pouvait aller partout, faire tout ce qu'on veut – l'eau profonde, les vagues, ce que tu veux, tout est possible. On est des bonnes, de parfaites petites filles. »

Joan MacLeod, *Cette fille-là*

« Je comptais partir de l'expérience de ma fille qui, dès la prématernelle, à l'école et à bord de l'autobus, avait essuyé les comportements agressifs d'autres fillettes. Je voulais démontrer comment les fillettes se comportent les unes avec les autres et adoptent parfois des attitudes violentes, dès qu'elles savent marcher. J'ai fait des recherches (...) et mes personnages commençaient à prendre forme quand Reena Virk a commencé à faire son chemin dans ma pièce. »

Joan MacLeod, entretien à propos de sa pièce



→ **JOAN MACLEOD**

Née à Vancouver en Colombie britannique en 1954, Joan MacLeod a fait ses études à Victoria. Dramaturge, outre *Cette fille-là*, dont le titre original anglais est *The Shape of a Girl*, elle a écrit plusieurs autres textes parmi lesquels : *Jewel* qui met en scène une jeune femme, veuve d'un employé noyé dans le naufrage d'une plate-forme pétrolière ; *The Hope Slide*, une comédienne interprétant la destinée tragique de trois désespérés ; *Amigo's blues guitar* qui analyse les relations des membres d'une famille canadienne avec un réfugié latino-américain qu'ils ont parrainé.

Elle est aussi l'auteur de la nouvelle, *The Ronin*, qui a inspiré à Jean-Pierre Melville, *Le Samouraï*, avec Alain Delon dans le rôle titre.

→ **REENA VIRK, UNE ADOLESCENTE (PRESQUE) COMME LES AUTRES**

Reena Virk vivait à Victoria en Colombie britannique au Canada car ses parents d'origine indienne avaient choisi de s'y installer. Elle avait 14 ans et dans son école, on se moquait d'elle, « de sa stature, de la couleur de sa peau, de ses croyances religieuses ». Le 14 novembre 1997, huit de ses camarades de classe, sept filles et un garçon, l'ont agressée sous un pont, poursuivie, battue à mort et noyée.

DIX ANS DE VIOLENCES ADOLESCENTES DANS LES AMÉRIQUES

L'Amérique du nord comme du sud (le Brésil principalement) semblent être les lieux des violences adolescentes extrêmes. La liste des dépêches des agences de presse ne cesse de s'allonger, d'augmenter dans l'horreur par le nombre de crimes, la baisse de l'âge des meurtriers ou le raffinement dans la préparation des actes.

→ Mai 1998

Un élève de 15 ans exclu provisoirement du lycée Thurston de Springfield (Oregon) ouvre le feu avec une carabine 22 LR dans la cafétéria de l'établissement, tuant deux adolescents et blessant 23 autres. Il avait auparavant assassiné ses parents. Il a été condamné à cent douze ans de prison !

→ Avril 1999

Columbine High School à Littleton dans le Colorado : 15 morts et des dizaines de blessés, les deux lycéens meurtriers se sont suicidés après leurs actes.

→ Mars 2001

Dans le lycée de Santee dans le sud de la Californie, un élève de 15 ans, armé d'un pistolet automatique, ouvre le feu sur d'autres élèves. Deux lycéens tués, 13 personnes blessées.

→ Octobre 2002

Université de Tucson dans l'Arizona : un étudiant a abattu trois personnes à la faculté d'infirmier, puis s'est donné la mort.

→ Mars 2005

Lycée de Red Lake dans le Minnesota : un jeune homme tue 10 personnes et en blesse une dizaine, avant de se tuer. Newark, Etats-Unis. Un troisième suspect, un adolescent de 15 ans, a été arrêté et inculqué pour le meurtre de trois étudiants commis dans le New Jersey.

→ Avril 2007

A Blacksburg en Virginie, massacre de Virginia Tech : 33 morts dont l'auteur est un étudiant sud-coréen de l'Université.

→ Mars 2008

Sao Paulo, Brésil. Un adolescent de 16 ans a avoué avoir commis 12 meurtres au cours de ces trois derniers mois dans le sud du Brésil, a déclaré vendredi l'un des enquêteurs qui l'ont interrogé. Selon l'inspecteur Enizaldo Jose Plentz, le garçon, qui avait quitté l'école et ne travaillait pas, a dit avoir tué par colère ou par vengeance.

→ Et deux films :

Deux films directement inspirés par le massacre de Columbine : En 2002 : *Bowling for Columbine*, le film-pamphlet de Michael Moore dénonçant le danger de la libre circulation des armes aux Etats-Unis. En 2003 : *Elephant* de Gus Van Sant, la folle dérive meurtrière d'un ange blond au tee-shirt jaune et de son complice ou la chronique d'un massacre annoncé, un film pour lequel Gus Van Sant obtint la Palme d'Or et le Prix de la Mise en Scène à Cannes ainsi que le Prix Pédagogique de l'Education Nationale Française.



CES « FILLES-LÀ » EN ROMANS, EN CHANSON, ET AU CINÉMA

EN ROMANS

Cette fille-là

Cette fille-là est également le titre d'un roman de l'Algérienne Maïssa Bey Aïcha, Yamina, Fatima, Kheïra, M'barka, Houriya, Badra et les autres, comme autant de figures réunies dans une même arche naufragée, par Malika la narratrice, elle qui a été abandonnée et qui s'invente des mères, des compagnes de détresse, des frangines de désamours. Malika, Aïcha, Yamina, Fatima... des filles perdues, des égarées du monde, des laisser-pour-comptes, de ces femmes que la vie (et les hommes !) ont abusées, broyées, rejetées, meurtries. Editions de l'Aube, 2001

Des poupées et des anges

Publié conjointement avec *Plaqué or*, ce premier roman de Nora Hamdi, met en scène la dérive d'une adolescente de 15 ans, égarée dans sa cité, entre Chirine, sa sœur et ses illusions de mannequin, ses copines Marie, à peine sortie de prison et Wanessa, prête à tout pour s'en sortir... Un livre comme une mise en garde à fleur de rage. Au Diable Vauvert, 2005

Speedy Mata

Une autre dérive, contée par Franca Maï, celle de Mata, enfant d'une mère célibataire brutalement licenciée qui, d'exclusions en humiliations, de dissimulations en provocations, s'en ira, peu à peu, vers le pire... Cherche Midi, 2005

EN CHANSONS

« Mais qu'est-ce qu'elle m'a fait / Cette fille-là ? / Mais qu'est-ce que j'ai trouvé / Que les autres n'ont pas ? » Paroles Michel Mallory, musique : Johnny Hallyday, interprétée par Johnny Hallyday

ET AU CINÉMA

Créatures célestes de Peter Jackson (1994)

En Nouvelle-Zélande, une amitié entre deux adolescentes qui les entraînera jusqu'au meurtre.

Meurtrières de Patrick Grandperret (2006)

Un film réalisé en 2006 et inspiré par le meurtre d'un automobiliste par deux jeunes auto-stoppeuses, à la fin des années 70 en France.